

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE



EN LANGUE FRANÇAISE

Unicuique suum

Non praevalent

LXX^e année, numéro 12 (3.574)

Cité du Vatican

mardi 19 mars 2019

Regard sur le présent



Exercices spirituels à Ariccia

pages 9 et 10

DANS CE NUMÉRO

Page 2: Entretien avec le père Duffé. *Page 3:* Angelus du 17 mars. Décès du cardinal Godfried Danneels. *Page 4:* Audience à la conférence sur religions et développement durable. *Page 5:* Discours à l'American Jewish Committee. *Page 6:* Rencontre avec le clergé de Rome. *Page 10:* Créances d'Arménie. *Page 11:* Informations. *Page 12:* Sixième anniversaire du pontificat, par Andrea Monda.

Entretien avec le secrétaire du Dicastère pour le service du développement humain intégral

La charité au temps des réseaux sociaux

NICOLA GORI

L'aumône, le partage, le soin des personnes qui souffrent, mais également l'engagement politique et les relations dans les réseaux sociaux: il existe de nombreux domaines dans lesquels il est possible de vivre la charité pendant le temps du carême. C'est ce dont parle dans cet entretien avec «L'Osservatore Romano», Mgr Bruno-Marie Duffé, secrétaire du Dicastère pour le service du développement humain intégral.

On recommande la charité pendant la période de carême. Quel lien existe-t-il entre charité et pénitence?

Le Carême est un temps de conversion. Revenons à la source de notre foi et parcourons ces quarante jours en nous laissant toucher par la parole de Dieu. La charité – *agâpe* – est l'amour qui vient de Dieu. Elle nous appelle et nous conduit à apprendre à nouveau à aimer les autres, dans le respect et avec humilité. La pénitence est l'attitude avec laquelle nous reconnaissons ne pas aimer. On peut donc dire que la charité est l'expression de notre conversion: nous passons de la mort à la vie – à travers l'amour pour nos frères et pour nos sœurs, est au centre de l'existence chrétienne et se poursuit évidemment bien au-delà du temps de carême. Il se poursuit chaque jour comme un chemin de renouveau, avec la grâce de Dieu. Les trois exigences proposées pour le temps de carême – la prière, le jeûne et l'aumône – atteignent leur sommet dans la pratique du pardon, qui est l'expression de l'amour le plus grand: nous devons nous reconnaître pécheurs face à Dieu et demander pardon à celui ou à celle que nous avons blessé. Dieu est notre pardon et il nous conduit à vivre le pardon parmi nous.

L'aumône n'est souvent qu'une manière pour «nous laver la conscience» face aux pauvres. Comment faire devenir la solidarité un style de vie?

Ce qui donne un sens à l'aumône est le regard que nous offrons, avant même l'aide matérielle que nous pouvons apporter à celui qui est dans le besoin. C'est le cœur qui s'offre et qui offre; le soutien matériel est l'expression d'une humanité qui se donne avec joie. La «bonne conscience» consiste à donner sans mettre dans notre don cet amour qui soulage et unit. La «bonne conscience» est tournée vers elle-même: l'amour authentique se réjouit de croiser le regard de l'autre. La solidarité est, en effet, l'expérience d'être touchés par ce que vit l'autre: son histoire, sa souffrance et son espérance. Nous pouvons ainsi dire que l'aumône est un partage et que chacun offre à l'autre, à travers son regard, son cœur et sa main ouverte, de quoi vivre et de quoi continuer le chemin. Le «peu» que nous offrons devient un signe de fraternité, inspiré par l'amour surabondant de Dieu le Père. La solidarité devient un style de vie quand nous acceptons de rencontrer et de nous approcher de celui que nous ne connaissons pas. Celle-ci fait de chaque homme un messenger de lumière et d'espérance. En donnant, dans le geste de l'aumône, nous recevons ce que l'autre a en lui et nous vivons la joie de l'échange. De fait, personne n'est trop pauvre pour n'avoir rien à offrir. Cela dit, il est

cependant toujours important de relier l'aumône à la prière et au jeûne.

L'une des œuvres de charité est également celle d'apporter l'Évangile aux personnes qui souffrent. De quelle manière peut-on combattre la culture du rebut qui ouvre la porte à l'euthanasie?

Il ne faut pas dire «également» mais «essentiellement»: l'Évangile est «l'heureuse annonce aux pauvres»: «la libération des prisonniers», «la lumière aux aveugles», «la consolation à tous les affligés», pour reprendre les mots du livre d'Isaïe que Jésus présente comme l'accomplissement de sa mission. Avant toute autre chose, l'Évangile est une consolation, un remède pour chaque personne qui souffre. Il s'agit donc, pour chaque baptisé, d'«être proche» de ceux qui souffrent, à cause de la maladie, de la violence ou de la solitude. Il ne s'agit pas tant de parler que d'être là pour partager le moment de l'écoute. Nous le savons, cet instant nous fait regarder la vie comme une opportunité, également quand nous faisons l'expérience de nos propres limites. C'est main dans la main que nous accomplissons le passage vers la Vie. Il n'y a pas d'autre voie, pour combattre ce que nous appelons la «culture du rebut», que de découvrir, jusqu'au dernier moment de notre existence, que la personne a quelque chose à nous offrir et que nous avons quelque chose à partager avec elle. Et quand certaines personnes sont habitées par un désir de mort, c'est à nous qu'il revient, avec douceur, de le transformer en un désir d'amour.

«Guérissez les malades» est un commandement de Jésus. Le carême peut-il être une occasion pour redécouvrir cette forme de charité?

Cette question nous conduit à nous demander ce que veut dire «guérir». Il s'agit de prendre soin de l'autre et de susciter en lui une espérance plus forte que la souffrance. Il est juste de dire que «guérir» est une forme de charité particulière, entendue comme un amour de prédilection. Le carême est un temps pour redécouvrir ceux qui sont «dans la souffrance», c'est-à-dire dans la solitude et dans l'attente. On est toujours seul quand on souffre, parce qu'on est malade ou marginalisé. Mais «être dans la souffrance» est également «être dans l'attente». L'appel que Jésus nous adresse consiste donc à être sensibles envers celui ou celle qui est dans l'attente du geste d'amour qui redonne vie. Assurément, on recherche toujours la guérison du corps, mais il n'y a pas de guérison sans attention et délicatesse envers celui qui est «proche» de nous. La charité qui vient de Dieu nous inspire la juste présence qui aime, rassure et ouvre à la confiance partagée. Confiance veut dire «je crois avec toi».

Paul VI a répété plusieurs fois que «la politique est la plus haute forme de charité». Croyez-vous que la présence et l'engagement des catholiques soient nécessaires en politique?

On attribue parfois cette phrase à Pie XII, d'autres fois à Paul VI. Ces deux Papes ont souligné l'importance de l'engagement des catholiques dans la cité et dans la vie politique. Cette présence n'est pas seulement nécessaire, elle est même indispensable. Pour deux motifs principaux: l'un concerne la réalité de la vie politique, lieu de la libération et de la décision qui concerne

l'avenir de la communauté humaine; l'autre est précisément que le Christ envoie ses disciples afin qu'ils offrent la paix à «chaque maison» et révelent à chaque membre de la communauté le talent et la promesse qu'il a en lui. Il existe donc un lien très étroit entre l'annonce de l'Évangile et la participation à la construction d'une société de justice et de fraternité. La politique ne se réduit jamais à l'exercice du pouvoir ni à la gestion des institutions: elle est le lieu de la parole, de la promesse et du pardon, sans lesquels il ne peut pas y avoir d'avenir partagé. Les baptisés sont envoyés dans la vie collective pour être des serviteurs de la Parole donnée, de la justice qui est la condition de la paix, et du pardon qui offre la possibilité d'un avenir ensemble. Paul VI insistait en disant que cet engagement des chrétiens se fonde sur la référence à l'Évangile, sur le besoin d'une analyse globale des situations et sur les principes de la doctrine sociale de l'Église: dignité de chaque personne, responsabilité



partagée, solidarité et bien commun, attention prioritaire envers les plus pauvres.

Aujourd'hui, l'utilisation des réseaux sociaux réduit les possibilités réelles de rencontre et de partage. Peut-on vivre la charité également à travers ces instruments?

Ce qui vaut pour tout instrument vaut également pour la technologie contemporaine: elle peut être un instrument de vie ou un instrument de mort. Cela dépend de l'usage que nous en faisons et de la maîtrise que nous en avons. Il est juste de dire que l'usage des réseaux sociaux peut être négatif: il peut même conduire à émettre et à transmettre des mensonges qui sont des sources d'injustice, et même de violence. Mais il faut également dire que l'usage de ces moyens peut soutenir la connaissance réciproque et la solidarité. Il peut également sauver des vies, s'il est fait de manière correcte. Ce qui signifie mettre l'instrument au service de la rencontre. Nous avons besoin, comme le propose le Pape François, de développer une «culture de la rencontre». Le point central est alors de savoir comment rester maîtres de nos connaissances et de nos objectifs. Il est clair que c'est à nous qu'il revient – à chacun et tous ensemble – de rechercher le bien et de refuser le mal. Un message violent ou une fausse information peuvent tuer, nous le savons, mais une parole d'encouragement peut sauver et rendre libres. La période du carême est également une période de réflexion sur l'usage que nous faisons des biens dont nous disposons. Un discernement est nécessaire. Parfois également un «jeûne» du téléphone ou de l'ordinateur, pour nous permettre de revenir à l'écoute intérieure de Dieu, afin d'avoir une attention renouvelée à l'égard de chaque personne.

ANGELUS DU 17 MARS

Des gestes de paix pour s'opposer à la haine et à la violence

Chers frères et sœurs, bonjour!

En ce deuxième dimanche de carême, la liturgie nous fait contempler l'événement de la Transfiguration, au cours duquel Jésus accorde à ses disciples Pierre, Jacques et Jean un avant-goût de la gloire de la résurrection: une ouverture du ciel sur terre. L'évangéliste Luc (cf. 9, 28-36) nous montre Jésus transfiguré sur la montagne, qui est le lieu de la lumière, symbole fascinant de l'expérience particulière réservée aux trois disciples. Ils montent avec le Maître sur la montagne, le voient se plonger dans la prière et, à un moment donné, «l'aspect de son visage devint autre» (v. 29). Habitué à le voir tous les jours sous la simple apparence de son humanité, devant cette nouvelle splendeur qui enveloppe également toute sa personne, ils sont frappés de stupeur. Et à côté de Jésus apparaissent Moïse et Elie, qui parlent avec lui de son prochain «exode», c'est-à-dire de sa Pâque de mort et de résurrection. C'est une anticipation de Pâques. Alors Pierre s'exclame: «Maître, il est heureux que nous soyons ici» (v. 33). Il voudrait que ce moment de grâce ne finisse jamais!

La Transfiguration a lieu à un moment très précis de la mission du Christ, c'est-à-

dire après qu'il a confié aux disciples qu'il devait «beaucoup souffrir, [...] être tué et, le troisième jour, ressusciter» (v. 21). Jésus sait qu'ils n'acceptent pas cette réalité – la réalité de la croix, la réalité de la mort de Jésus – et il veut donc les préparer à supporter le scandale de la passion et de la mort sur la croix, afin qu'ils sachent que c'est la voie à travers laquelle le Père céleste conduira son Fils à la gloire, en le ressuscitant d'entre les morts. Et ce sera également la voie des disciples: personne ne parvient à la vie éternelle si ce n'est en suivant Jésus, en portant sa propre croix pendant la vie terrestre. Chacun de nous a sa propre croix. Le Seigneur nous fait voir la fin de ce parcours qui est la Résurrection, la beauté, en portant notre propre croix.

Par conséquent, la Transfiguration du Christ nous montre la perspective chrétienne de la souffrance. La souffrance n'est pas du sado-masochisme; elle est un passage nécessaire mais transitoire. Le point d'arrivée auquel nous sommes appelés est aussi lumineux que le visage du Christ transfiguré: en Lui se trouvent le salut, la béatitude, la lumière, l'amour de Dieu sans limites. En montrant ainsi sa gloire, Jésus nous assure



que la croix, les épreuves, les difficultés dans lesquelles nous nous débattons ont leur solution et leur dépassement dans la Pâque. C'est pourquoi, en ce carême, nous montons nous aussi sur la montagne avec Jésus! Mais de quelle manière? Par la prière. Nous montons sur la montagne par la prière: la prière silencieuse, la prière du cœur, la prière en recherchant toujours le Seigneur. Restons quelques instants dans le recueillement, chaque jour un peu, fixons notre regard intérieur sur son visage et laissons sa lumière nous envahir et rayonner dans notre vie.

En effet, l'évangéliste Luc insiste sur le fait que Jésus se transfigura «comme il priait» (v. 29). Il s'était plongé dans une conversation intime avec le Père, dans laquelle résonnaient également la Loi et les prophètes – Moïse et Elie – et, tandis qu'il adhérait de tout son être à la volonté de salut du Père, y compris la croix, la gloire de Dieu l'envahit, transparaissant également à l'extérieur. Il en est ainsi, frères et sœurs, la prière dans le Christ et dans l'Esprit Saint transforme la personne de l'intérieur et peut éclairer les autres et le monde environnant. Combien de fois avons-nous trouvé des personnes qui illuminent, avec des yeux desquels émane de la lumière, qui ont ce regard lumineux! Ils prient, et la prière fait cela: elle nous rend lumineux de la lumière de l'Esprit Saint.

Continuons notre itinéraire de carême avec joie. Accordons une place à la prière et à la Parole de Dieu, que la liturgie nous offre abondamment ces jours-ci. Que la Vierge Marie nous apprenne à rester avec Jésus, même lorsque nous ne le saisissons pas et que nous ne le comprenons pas. Car c'est seulement en restant avec lui que nous verrons sa gloire.

A l'issue de l'Angelus, le Pape a ajouté les paroles suivantes:

Chers frères et sœurs, ces jours-derniers, à la douleur pour les guerres et les conflits qui continuent de frapper l'humanité, s'est ajoutée celle pour les victimes de l'horrible attentat contre deux mosquées à Christchurch, en Nouvelle-Zélande. Je prie pour les morts, les blessés et leurs familles. Je suis proche de nos frères musulmans et de toute cette communauté. Je renouvelle mon invitation à nous unir par la prière et par des gestes de paix, pour s'opposer à la haine et à la violence. Prions ensemble, en silence, pour nos frères musulmans qui ont été tués.

J'adresse un cordial salut à vous tous, ici présents: fidèles de Rome et de tant de parties du monde.

Je souhaite à tous un bon dimanche. S'il vous plaît n'oubliez pas de prier pour moi. Bon déjeuner et au revoir!

Décès du cardinal belge Godfried Danneels

Le cardinal belge Godfried Danneels, archevêque émérite de Malines-Bruxelles et évêque émérite aux armées pour la Belgique, est décédé des suites d'une longue maladie dans la matinée du jeudi 14 mars, dans sa résidence de Malines à l'âge de 85 ans. Il était né à Kanegem, dans le diocèse de Bruges, le 4 juin 1933. Ordonné prêtre le 17 août 1957, il avait été nommé par Paul VI évêque d'Anvers le 4 novembre 1977 et avait reçu l'ordination épiscopale le 18 décembre suivant. Le 19 décembre 1979, il avait été promu par Jean-Paul II archevêque de Malines-Bruxelles et le 15 septembre 1980, il avait été nommé évêque aux armées, puis, lors du consistoire du 2 février 1983, il avait été créé et publié cardinal avec le titre de Saint-Athanase. Le 18 janvier 2010, il avait renoncé à la charge pastorale de l'archidiocèse et le 27 février suivant, à celle d'évêque aux armées. Ayant appris la nouvelle de son décès, le Pape François a envoyé à son successeur, le cardinal Jozef De Kesel, le télégramme de condoléances suivant.



Ayant appris avec émotion le décès du cardinal Godfried Danneels, archevêque émérite de Malines-Bruxelles, je vous adresse mes plus vives condoléances, ainsi qu'à sa famille, aux évêques de Belgique, au clergé, aux personnes consacrées et à tous les fidèles touchés par ce deuil. Ce pasteur zélé a servi l'Eglise avec dévouement non seulement dans son diocèse, mais aussi au niveau national comme président de la conférence des évêques de Belgique, tout en étant membre de divers dicastères romains. Attentif aux défis de l'Eglise contemporaine, le cardinal Danneels a également pris une part active à divers synodes des évêques dont notamment ceux de 2014 et de 2015 sur la famille. Il vient d'être rappelé à Dieu en ce temps fort de purification et de marche vers la Résurrection du Seigneur. Je demande au Christ, vainqueur du mal et de la mort, de l'accueillir dans sa paix et dans sa joie. En gage de réconfort, je vous adresse une Bénédiction apostolique particulière, ainsi qu'aux proches du cardinal défunt, aux pasteurs, aux fidèles et à toutes les personnes qui prendront part à la célébration des obsèques.

FRANÇOIS PP.

Conférence internationale sur «Les religions et les objectifs de développement durable»

Des réponses concrètes au cri de la terre et des pauvres

«Des réponses concrètes au cri de la terre et au cri des pauvres»: c'est ce qu'a demandé le Pape François aux participants à la conférence internationale sur «Les religions et les objectifs de développement durable», reçus en audience dans la matinée du vendredi 8 mars, dans la salle Clémentine.

Eminences, Excellences,
Chers responsables des traditions religieuses mondiales,
Mesdames et Messieurs les représentants des organisations internationales
Mesdames et Messieurs,

Je vous souhaite la bienvenue, à vous tous qui êtes réunis ici à l'occasion de cette conférence internationale sur les religions et les objectifs de développement durable.

Durabilité et inclusion

Quand nous parlons de durabilité, nous ne pouvons pas négliger l'importance de l'inclusion et de l'écoute de toutes les voix, surtout celles qui sont normalement écartées de ce type de discussion, comme celles des pauvres, des migrants, des autochtones et des jeunes. Je suis heureux de voir une diversité de participants à cette conférence, porteurs d'une multiplicité de voix, d'opinions et de propositions, qui peuvent contribuer à de nouveaux parcours de développement constructif. Il est important que la mise en œuvre des objectifs de développement durable suive leur nature originelle effective qui se veut inclusive et participative.

L'Agenda 2030 et les objectifs de développement durable, approuvés par plus de 190 pays en septembre 2015, ont été un grand pas en avant pour le dialogue mondial, sous le signe d'une nécessaire «nouvelle solidarité universelle» (Enc. *Laudato si'*, n. 14). Diverses traditions religieuses, y compris la tradition catholique, ont accueilli les objectifs de développement durable parce qu'ils sont le résultat de processus de participation mondiaux qui, d'une part, reflètent les valeurs des personnes et, de l'autre, sont soutenus par une vision intégrale du développement.

Développement intégral

Toutefois, proposer un dialogue sur un développement inclusif et durable requiert aussi de reconnaître que «développement» est un concept complexe, souvent instrumentalisé. Quand nous parlons de développement, nous devons toujours préciser: développement de quoi? Développement pour qui? Pendant trop longtemps, l'idée conventionnelle de développement a été presque entièrement limitée à la croissance économique. Les indicateurs du développement national se sont basés sur les indices du produit intérieur brut (PIB). Cela a guidé le système économique moderne sur un sentier dangereux, qui a évalué le progrès uniquement en termes de croissance matérielle, pour lequel nous sommes presque obligés d'exploiter tant la nature que les êtres humains de façon irrationnelle.

En réalité, comme l'a souligné mon prédécesseur saint Paul VI, parler de développement humain signifie se référer à toutes les personnes – pas seulement à quelques-unes – et à la personne humaine tout entière – pas seulement à sa dimension matérielle –

(cf. Enc. *Populorum progressio*, n. 14). C'est pourquoi une discussion fructueuse sur le développement devrait offrir des modèles praticables d'intégration sociale et de conversion écologique, parce que nous ne pouvons pas nous développer en tant qu'êtres humains en alimentant des inégalités croissantes et la dégradation de l'environnement¹.

Les dénonciations des modèles négatifs et les propositions de parcours alternatifs ne valent pas seulement pour les autres, mais aussi pour nous. En effet, nous devrions tous nous engager à promouvoir et à mettre en œuvre les objectifs de développement qui sont soutenus par nos valeurs religieuses et éthiques les plus profondes. Le développement humain n'est pas seulement une question économique ou qui ne concerne que les experts, mais il est avant tout une vocation, un appel qui exige une réponse libre et responsable (cf. Benoît XVI, Enc. *Caritas in veritate*, nn. 16-17).

Objectifs (dialogue et engagements)

Et les réponses sont ce qui pourra, je l'espère, ressortir dans cette conférence: des réponses concrètes au cri de la terre et au cri des pauvres. Des engagements concrets pour promouvoir un développement réel de manière durable à travers des processus ouverts à la participation des personnes. Des propositions concrètes pour faciliter le développement des personnes dans le besoin, en ayant recours à ce que le Pape Benoît XVI a reconnue comme «possibilité d'une grande redistribution de la richesse au niveau planétaire comme cela ne s'était jamais présenté auparavant» (*ibid.*, n. 42). Des politiques économiques concrètes qui soient centrées sur la personne et qui puissent promouvoir un marché et une société plus humains (cf. *ibid.*, 45-47). Des mesures économiques concrètes qui prennent sérieusement en compte notre maison commune. Des engagements éthiques, civils et politiques concrets pour se développer aux côtés de notre sœur la terre, et non *malgré elle*.

Tout est lié

Je me réjouis aussi de savoir que les participants à cette conférence sont disposés à écouter les voix religieuses quand ils discutent de la mise en œuvre des objectifs de développement durable. En effet, tous les interlocuteurs de ce dialogue sur cette question complexe sont appelés d'une certaine manière à sortir de leur spécialisation pour trouver des réponses communes au cri de la terre et à celui des pauvres. Dans le cas des personnes religieuses, nous avons besoin d'ouvrir les trésors de nos meilleures traditions en ce qui concerne un dialogue vrai et respectueux sur la manière de construire l'avenir de notre planète. Les récits religieux, bien qu'anciens, sont normalement riches de symbolisme et contiennent «une

conviction actuelle qui était déjà présente: tout est lié, et la protection authentique de notre propre vie comme de nos relations avec la nature est inséparable de la fraternité, de la justice ainsi que de la fidélité aux autres» (Enc. *Laudato si'*, n. 70).

En ce sens, l'Agenda 2030 des Nations unies propose d'intégrer tous les objectifs à travers les cinq P: personnes, planète, prospérité, paix et partenariat². Je sais que cette conférence est elle aussi structurée autour de ces cinq P.

Je suis favorable à cette approche intégrée des objectifs; elle peut servir également à préserver d'une conception de la prospérité basée sur le mythe de la croissance et de la consommation illimitées (cf. Enc. *Laudato si'*, n. 106), dont la durabilité dépendrait uniquement du progrès technologique. Nous pouvons encore trouver des personnes qui soutiennent obstinément ce mythe et qui affirment que les problèmes sociaux et écologiques se résolvent simplement par l'application de nouvelles technologies et sans considérations éthiques ni changements de fond (cf. *ibid.*, 60).

Une approche intégrale nous enseigne que cela n'est pas vrai. S'il est certainement nécessaire de viser une série d'objectifs de



développement, cela n'est toutefois pas suffisant pour un ordre mondial équitable et durable. Les objectifs économiques et politiques doivent être soutenus par des objectifs éthiques, qui supposent un changement de comportement, la Bible dirait un changement de cœur (cf. *ibid.*, n. 2). Saint Jean-Paul II avait déjà parlé de la nécessité d'«encourager et de soutenir une conversion écologique» (*Catéchèse*, 17 janvier 2001). Cette expression est forte: *conversion écologique*. Ici, les religions ont un rôle clé à jouer. Pour une transition correcte vers un avenir durable, il convient de reconnaître «ses propres erreurs, péchés, vices ou négligences», il convient de «se repentir de tout cœur, de changer intérieurement», pour être réconcilié avec les autres, avec la création et avec le Créateur (cf. Enc. *Laudato si'*, n. 218).

Non à la haine et à l'antisémitisme

Discours à l'American Jewish Committee

L'invitation à être vigilants à l'égard de toute forme de haine et d'antisémitisme a été adressée par le Pape François au cours de l'audience aux membres de l'American Jewish Committee, reçus dans la matinée du vendredi 8 mars, dans la salle du Consistoire.

Chers amis,

Je vous souhaite une chaleureuse bienvenue au Vatican. Votre organisation a eu des contacts étroits avec les successeurs de Pierre depuis le début du dialogue officiel entre l'Église catholique et le judaïsme. Déjà pendant le Concile Vatican II, lorsqu'une nouvelle orientation apparut dans nos relations, parmi les observateurs juifs, se trouvait l'éminent rabbin Abraham J. Heschel de l'American Jewish Committee. Votre engagement en faveur du dialogue judéo-chrétien est aussi ancien que la Déclaration *Nostra aetate*, pierre milliaire sur notre chemin de redécouverte fraternelle. Je suis heureux qu'au cours du temps, nous ayons réussi à maintenir de bonnes relations et à les intensifier davantage.

Cultiver dans le temps de bonnes relations fraternelles est un don et dans le même temps un appel de Dieu. À ce propos, je voudrais évoquer pour vous un épisode qui s'est produit précisément dans votre région. Un jeune catholique avait été envoyé sur le front et avait vécu en première ligne les horreurs de la seconde guerre mondiale. De retour aux États-Unis, il a commencé à fonder une famille. Après beaucoup de travail, il a enfin pu acheter une maison plus grande. Il l'acheta à une famille juive. Sur la porte d'entrée, se trouvait la *Mezouzah* et ce père voulut qu'elle ne soit pas déplacée pendant les travaux de réaménagement de la maison: elle

devait rester exactement là, à l'entrée. Et il laissa en héritage à ses enfants l'importance de ce signe. Il dit à ses enfants, dont l'un d'entre eux est prêtre, – qu'il fallait regarder ce petit «rectangle» sur la porte chaque fois que l'on entrait et que l'on sortait de la maison, parce qu'il conservait le secret pour rendre la famille solide et faire de l'humanité une famille. En effet, il y avait écrit ce que, de génération en génération, il ne faut pas oublier: aimer le Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces (cf. Dt 6,4). Chers amis, nous sommes appelés ensemble à construire une atmosphère de foyer, de famille, en choisissant de toutes nos forces l'amour divin, qui inspire le respect et l'estime pour la religiosité des autres. Ce n'est pas de l'angélisme, c'est notre avenir.

Aujourd'hui, 8 mars, je voudrais aussi dire quelque chose sur la contribution irremplaçable de la femme dans l'édification d'un monde qui soit une maison pour tous. La femme est celle qui rend le monde beau, qui le protège et le maintient en vie. Elle y apporte la grâce qui renouvelle les choses, l'étreinte qui inclut, le courage de se donner. La paix est femme. Elle naît et renaît de la tendresse des mères. C'est pourquoi le rêve de la paix se réalise en regardant la femme. Ce n'est pas par hasard si, dans le récit de la Genèse, la femme est tirée de la côte de l'homme pendant qu'il dort (cf. Gn 2, 21). C'est-à-dire que la femme trouve son origine près du cœur et pendant son sommeil, pendant ses rêves. C'est pourquoi elle apporte au monde le rêve de l'amour. Si l'avenir nous tient à cœur, si nous rêvons d'un avenir de paix, il faut donner de la place à la femme.

SUITE À LA PAGE 8



Les religions et les objectifs de développement durable

SUITE DE LA PAGE 4

Si nous voulons donner des bases solides au travail de l'Agenda 2030, nous devons repousser la tentation de chercher une réponse simplement technocratique aux défis – cela n'est pas possible –; être disposés à affronter les causes profondes et les conséquences à long terme.

Populations autochtones

Le principe fondamental de toutes les religions est l'amour pour nos semblables et le soin de la création. Je voudrais souligner un groupe particulier de personnes religieuses, celui des populations autochtones. Bien qu'elles ne représentent que 5 pour cent de la population mondiale, elles prennent soin de presque 22 pour cent de la surface terrestre. Vivant dans des zones comme l'Amazonie et l'Arctique, elles aident à protéger environ 80 pour cent de la biodiversité de la planète. Selon l'UNESCO, «les populations autochtones sont les gardiennes et les spécialistes de cultures et de relations uniques avec l'environnement naturel. Elles représentent une vaste gamme de diversités linguistiques et culturelles au cœur de notre humanité commune»³. Je voudrais ajouter que, dans un monde fortement sécularisé, ces populations rappellent à tous la sacralité de notre terre. Pour ces raisons, leur voix et leurs préoccupations devraient être au centre de la mise en œuvre de l'Agenda 2030 et au centre de la recherche de nouvelles voies pour un avenir durable. J'en discuterai aussi avec mes frères évêques lors du synode de la région panamazonique, cette année, en octobre.

Conclusions

Chers frères et sœurs, aujourd'hui, trois ans et demi après l'adoption des objectifs de développement durable, nous devons nous rendre compte encore plus clairement de l'importance d'accélérer et d'adapter nos actions pour répondre de manière adéquate au cri de la terre et au cri des pauvres (cf. Enc. *Laudato si'*, n. 49): ils sont liés.

Les défis sont complexes et ont de multiples causes; par conséquent, la réponse ne peut qu'être à son tour complexe et structurée, respectueuse des différentes richesses culturelles des peuples. Si nous sommes vraiment préoccupés de développer une écologie capable de remédier aux dommages que nous avons provoqués, aucune branche scientifique ni aucune forme de sagesse ne devraient être négligées, et cela inclut les religions et les langages qui leur sont propres (cf. *ibid.*, n. 63). Les religions peuvent nous aider à marcher sur la voie d'un réel développement intégral qui est le nouveau nom de la paix (cf. Paul VI, Enc. *Populorum progressio*, n. 76-77).

J'exprime ma sincère reconnaissance pour vos efforts dans le soin de notre maison commune, au service de la promotion d'un avenir durable inclusif. Je sais que cela pourrait parfois sembler une tâche trop ardue. Et pourtant, les «êtres humains, capables de se dégrader à l'extrême, peuvent aussi se surmonter, opter de nouveau pour le bien et se régénérer» (Enc. *Laudato si'*, n. 205). C'est le changement que les circonstances actuelles requièrent, parce que l'injustice qui fait pleurer la terre et les pauvres n'est pas invincible. Merci.

¹Quand, par exemple, à cause des inégalités dans la distribution du pouvoir, le poids de dettes immenses est chargé sur les épaules des pauvres et des pays pauvres, quand le chômage est diffus malgré l'expansion des commerces ou quand les personnes sont simplement traitées comme un moyen pour la croissance des autres, nous avons besoin de remettre complètement en question le modèle de développement de référence. De la même manière, quand, au nom du progrès, nous détruisons la source du développement, notre maison commune, le modèle dominant doit alors être remis en question. En remettant en cause ce modèle et en revisitant l'économie mondiale, les interlocuteurs d'un dialogue sur le développement devraient être en mesure de trouver un système économique et politique mondial alternatif. Toutefois, pour que cela se produise, nous devons affronter les causes de la distorsion du développement, à savoir ce qui, dans la doctrine sociale catholique récente, est appelé «péchés structurels». Dénoncer ces péchés est déjà une bonne contribution que les religions apportent dans la discussion sur le développement du monde. Cependant, à côté de la dénonciation, nous devons aussi proposer aux personnes et aux communautés des voies praticables de conversion.

² Cf. United Nations, *Transforming our world: the 2030 Agenda for Sustainable Development*, 2015.

³ UNESCO, *Message from Ms Irina Bokova, Director-General of Unesco, on the occasion of the International Day of the World's Indigenous Peoples*, 9 August 2017.

Méditation lors de la rencontre avec le clergé de Rome

Au service de la réconciliation

Dans la matinée du jeudi 7 mars, le Pape s'est rendu dans la basilique Saint-Jean-de-Latran, pour la traditionnelle rencontre de début de carême, avec les curés et les prêtres de son diocèse de Rome. A son arrivée, peu après 11h00, le Pape a confesse plusieurs prêtres, puis après la réflexion d'introduction du cardinal-vicaire Angelo De Donatis, il a prononcé la méditation suivante:

Bonjour à tous vous.

Il est toujours beau de se retrouver ici, chaque année, au début du carême, pour cette liturgie du pardon de Dieu. Cela nous fait du bien – cela me fait du bien à moi aussi – et je ressens dans mon cœur une grande paix, maintenant que chacun de nous a reçu la miséricorde de Dieu et l'a donnée aux autres, à ses frères. Vivons ce moment pour ce qu'il est réellement, comme une grâce extraordinaire, un miracle permanent de la tendresse divine, dans lequel une fois encore la réconciliation de Dieu, seigneur du baptême, nous émeut, nous lave de ses larmes, nous régénère, nous rend notre beauté originelle.

Cette paix et cette gratitude qui montent de notre cœur vers le Seigneur nous aident à comprendre combien l'Eglise tout entière et chacun de ses enfants vit et grandit grâce à la miséricorde de Dieu. L'Épouse de l'Agneau devient «sans tache ni ride» (Ep 5, 27), par un don de Dieu, sa beauté est le point d'arrivée d'un chemin de purification et de transfiguration, d'est-à-dire d'un «exode» auquel le Seigneur l'invite constamment: «Je la conduirai au désert, et je parlerai à son cœur» (Os 2, 16).

Nous ne devons jamais cesser de nous mettre résolument en garde contre la tentation de l'auto-suffisance et de l'auto-complaisance, comme si nous étions Peuple de Dieu par notre initiative ou par notre mérite. Ce repli sur nous-mêmes est très laid, et nous fera toujours du mal: que ce soit l'auto-suffisance dans l'action ou le péché du miroir, la complaisance de soi: «Comme je suis beau! Comme je suis bien!» Nous ne sommes pas le peuple de Dieu par notre initiative, par notre mérite; non, vraiment, nous sommes et nous serons toujours le fruit de l'action miséricordieuse du Seigneur: un peuple d'onguillons rendus petits par l'humilité de Dieu, un peuple de misérables – n'ayons pas peur de dire ce mot: «Je suis un misérable» – rendus riches par la pauvreté de Dieu, un peuple de maudits rendus justes par Celui qui s'est fait «Maudits», pendu au bois de la croix (cf. Ga 3, 13).

Ne l'oublions jamais: «Car hors de moi vous ne pouvez rien faire!» (Jn 15, 5). Je le répète, le Maître nous a dit: «Car hors de moi vous ne pouvez rien faire!». Et comme cela, la chose change, ce n'est pas moi qui me regarde dans le miroir, ce n'est pas moi qui suis le centre des activités, ni même le centre de la prière, si souvent... Non, non, c'est Lui le centre. Je suis à la périphérie. C'est lui le centre, c'est Lui qui fait tout, et cela requiert de nous une sainte passivité – ce qui n'est pas saint, c'est la paresse: celle-là, non, non! – une sainte passivité devant Dieu, devant Jésus surtout, c'est Lui qui fait les choses.

Voilà pourquoi ce temps de carême est vraiment une grâce: il nous permet de nous replacer devant Dieu, en le laissant être tout. Son amour nous relève de la poussière (*Souviens-toi que sans moi tu es poussière*, nous a dit le Seigneur, hier), son Esprit qui souffle une fois encore dans nos narines, nous donne la vie des ressuscités. La main de Dieu, qui nous a créés à l'image et à la ressemblance de son mystère trinitaire nous a fait nombreux dans l'unité, différents mais inséparables les uns des autres. Le pardon de Dieu, que nous avons célébré aujourd'hui est une force qui rétablit la communion à tous les niveaux: entre nous, les prêtres, dans l'unique presbytère diocésain; entre tous les chrétiens, dans l'unique corps de l'Eglise; avec les hommes, dans l'unité de la famille humaine. Le Seigneur nous présente les uns aux autres et nous dit: voici ton frère «l'os de mes os et la chair de ma chair» (cf. Gn 2, 23), celui avec lequel tu es appelé à vivre la «charité qui n'aura pas de fin» (1 Co 13, 8).

Pour ces sept années de chemin diocésain de conversion pastorale qui nous séparent du jubilé de 2025 (nous sommes arrivés à la deuxième), je vous ai proposé le livre de l'Exode comme paradigme. Le Seigneur agit, alors comme aujourd'hui, et transforme un «non-peuple» en Peuple de Dieu. Voilà son désir et son projet également sur nous.

Et bien, que fait le Seigneur quand il doit constater avec tristesse qu'Israël est un peuple «à la nuque raide» (Ex 32, 9), «enclin au mal» (Ex 32, 22) comme lors de l'épisode du veau d'or? Il commence une œuvre patiente de réconciliation, une pédagogie savante, où il menace et console, fait prendre conscience des conséquences du mal accompli et décide d'oublier le péché, punit en frappant le peuple et guérit la blessure qu'il a infligée. Précisément dans le texte de l'Exode 32-34, que

vous allez proposer à la méditation de vos communautés pendant le carême, le Seigneur semble avoir pris une décision radicale: «Je ne monterai pas au milieu de toi» (Ex 33, 3). Quand le Seigneur se ferme, s'éloigne. Nous en avons l'expérience, dans les mauvais moments, de désolation spirituelle. Si l'un de vous ne connaît pas ces moments, je lui conseille d'aller parler avec un bon confesseur, avec un père spirituel, parce qu'il lui manque quelque chose dans la vie; je ne sais pas ce que c'est, mais ne pas avoir de désolation... ce n'est pas normal, je dirais que ce n'est pas chrétien. Nous avons de ces moments. Je ne marcherai plus en tête, je t'enverrai mon ange (cf. Ex 32, 34) pour te précéder sur le chemin, mais je ne viendrai pas. Quand le Seigneur nous laisse seuls, sans sa présence, et que nous sommes en paroisse, que nous travaillons et nous nous sentons employés, mais sans la présence du Seigneur, dans la désolation... Pas seulement dans la consolation, mais dans la désolation. Pensez à cela.

D'autre part, le peuple de Dieu, peut-être par impatience, ou parce qu'il se sent abandonné (parce que Moïse tardait à descendre de la montagne), avait mis de côté le prophète choisi par Dieu et avait demandé à Aaron de construire une idole, une image muette de Dieu, qui marche à sa tête. Le peuple ne tolère pas l'absence de Moïse, il est dans la désolation et ne le supporte pas, il cherche tout de suite un autre Dieu pour être à l'aise. Parfois, quand nous n'avons pas de désolation, il se peut que nous ayons des idoles. «Non, ça va bien, je me débrouille avec ce que j'ai». La tristesse de l'abandon de Dieu ne vient jamais. Que fait le Seigneur quand nous «l'excluons» – avec des idoles – de la vie de nos communautés, parce que nous sommes convaincus de nous suffire à nous-mêmes? A ce moment-là, l'idole, c'est moi. «Non, je me débrouille... Merci... Ne t'inquiète pas, je me débrouille». Et l'on ne ressent pas ce besoin du Seigneur, on ne ressent pas la désolation de l'absence du Seigneur.

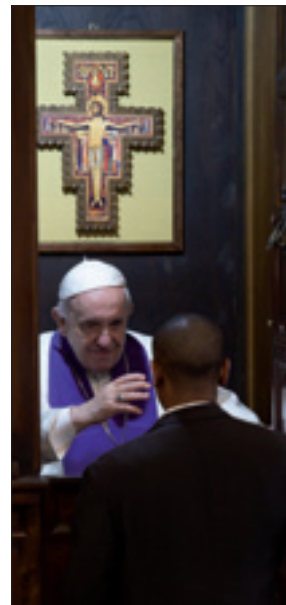
Mais le Seigneur est malin! La réconciliation qu'il veut offrir au peuple sera une leçon dont les Israélites se souviendront toujours. Dieu se comporte comme un amant repoussé: si vraiment tu ne me veux pas, alors je m'en vais! Et il nous laisse seuls. C'est vrai, nous pouvons nous débrouiller tout seuls, pour un peu de temps, six mois, un an, deux ans, trois ans, et même plus. A un certain moment, cela éclate. Si nous continuons tout seuls, cette auto-suffisance éclate, cette complaisance de soi de la solitude. Et cela éclate mal, cela éclate mal. Je pense au cas d'un brave prêtre, religieux, que j'ai bien connu. Il était brillant. S'il y avait un problème dans une communauté, les supérieurs pensaient à lui pour le résoudre: un collège, une université, il était doué, doué. Mais il était dévot du «saint miroir»: il se regardait beaucoup lui-même! Et Dieu a été bon avec lui. Un jour, il lui a fait sentir qu'il était seul dans la vie, qu'il avait beaucoup perdu. Et il n'a pas osé dire au Seigneur: «Mais j'ai réglé ceci, cette autre chose, et celle-là...». Non, il s'est aperçu subitement qu'il était seul. C'est la plus grande grâce que le Seigneur puisse donner, pour moi c'est la grâce la plus grande: cet homme s'est mis à pleurer. La grâce des larmes. Il a pleuré pour le temps perdu, il a pleuré parce que le saint miroir ne lui avait pas donné ce qu'il attendait de lui-même. Et il a recommencé à partir du début, humblement. Quand le Seigneur s'en va parce que nous le chassons, il faut demander le don de larmes, pleurer l'absence du Seigneur: «Tu ne veux pas de moi, alors je m'en vais», dit le Seigneur et, avec le temps, il arrive ce qui est arrivé à ce prêtre.

Revenons à l'Exode. L'effet est celui attendu: «Lorsqu'il eut entendu cette parole sévère, le peu-

ple prit le deuil et personne ne porta plus ses pannes» (Ex 33, 4). Il n'a pas échappé aux Israélites qu'aucune punition n'est aussi forte que cette décision divine qui contredit son saint nom: «Je suis celui qui est!» (Ex 3, 14): une expression qui a un sens concret, pas abstrait, que l'on peut peut-être traduire par: «Je suis celui qui est et qui sera ici, près de toi». Quand tu te rends compte qu'il est parti, parce que tu l'as chassé, c'est une grâce de sentir cela. Si tu ne t'en rends pas compte, il y a la souffrance. L'ange n'est pas une solution, au contraire, il serait le témoin permanent de l'absence de Dieu. C'est pourquoi la réaction du peuple est la tristesse. C'est une autre chose dangereuse, parce qu'il y a une bonne et une mauvaise tristesse. Là, il faut discerner, dans les moments de tristesse: comment est ma tristesse, d'où vient-elle? Elle est parfois bonne, elle vient de Dieu, de l'absence de Dieu, comme dans ce cas-là; d'autre fois, c'est de la complaisance de soi, elle aussi, n'est-ce pas?

Qu'éprouverions-nous si le Seigneur ressuscité nous disait: «Continuez donc vos activités ecclésiastiques et vos liturgies, mais moi je ne serai plus présent, je n'agirai plus dans vos sacrements? A partir du moment où, quand vous prenez vos décisions, vous vous fondez sur des critères mondains et non pas évangéliques (*tantum Deus non exist*) alors je me retire complètement... Tout serait vide, privé de sens, ce ne serait que «poussière». La menace de Dieu ouvre le passage à l'intuition de ce que serait notre vie sans lui, si effectivement Il cachait son visage pour toujours. C'est la mort, le désespoir, l'enfer: sans moi, vous ne pouvez rien faire. Le Seigneur nous montre une fois de plus, sur la chair vivante de notre hypocrisie démasquée, ce qu'est réellement sa miséricorde. A Moïse, Dieu révèle sa gloire et son saint Nom sur la montagne: «Yahvé, Yahvé, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité» (Ex 34, 6). Dans le «jeu de l'amour» que Dieu mène, fait de menace d'absence et de présence redonnée – «J'irai moi-même, et je te donnerai le repos» (Ex 33, 14) – Dieu réalise la réconciliation avec son Peuple. Israël sort de cette expérience douloureuse qui le marquera à jamais, avec une maturité nouvelle: il est plus conscient de qui est le Dieu qui l'a libéré d'Egypte, il est plus lucide pour comprendre les vrais dangers du chemin (on pourrait dire qu'il a plus peur de lui-même que des serpents du désert!). C'est un bien avoir un peu peur de nous-mêmes, de notre toute-puissance, de nos ruses, de nos petits secrets, de notre double jeu... Un peu peur. Si c'était possible, avoir plus peur de cela que des serpents, parce que c'est un vrai poison. Et ainsi le peuple est davantage uni autour de Moïse et de la Parole de Dieu qu'il annonce. L'expérience du péché et du pardon de Dieu est ce qui a permis à Israël de devenir un peu plus le peuple qui appartient à Dieu. Nous avons suivi cette liturgie pénitentielle et nous avons fait l'expérience de nos péchés; et dire le péché est une chose qui nous ouvre à la miséricorde de Dieu, parce que d'habitude, on cache le péché. Nous cachons le péché non seulement à Dieu, non seulement à notre prochain, non seulement au prêtre, mais à nous-mêmes. La «cosmétique» est allée très loin en cela: nous sommes des spécialistes pour maquiller les situations. «Oui, mais ce n'est pas tant pour cela, vous comprenez...». Et un peu d'eau pour nous enlever le maquillage nous fait du bien à tous, pour voir que nous ne sommes pas si beaux: nous sommes laids, laids aussi dans nos affaires. Mais sans nous désespérer, parce qu'il y a Dieu, clément et miséricordieux, qui est toujours derrière nous. Il y a sa miséricorde qui nous accompagne.

Chers frères, tel est le sens du carême que nous allons vivre. Dans les exercices spirituels que vous allez prêcher aux personnes de vos communautés, plez le cœur de Dieu a exulté de joie quand il a entendu les paroles de Moïse: «S'il te plaisait de pardonner leur péché... Sinon, efface-moi, de grâce, du livre que tu as écrit» (Ex 32, 32). C'est l'une des plus belles choses du prêtre, du prêtre qui va devant le Seigneur et s'implique pour son peuple: «C'est ton peuple, pas le mien, et tu dois pardonner» – «Non, mais...» – «Je m'en vais! Je ne te parle plus. Efface-moi». Il en faut du «outlet» pour parler ainsi avec Dieu! Mais nous devons parler ainsi, en hommes, et pas comme des personnes pusillanimes, en hommes! Parce que cela signifie que je suis conscient de la place que j'ai dans l'Eglise, que je ne suis pas un administrateur,



dans les liturgies pénitentielles que vous allez célébrer, avec le courage de proposer la réconciliation du Seigneur, de proposer son amour passionné et jaloux.

Notre rôle ressemble à celui de Moïse: un service généreux à l'œuvre de réconciliation de Dieu, un «jeu de la» de son amour.

La façon dont Dieu fait participer Moïse est belle, il le traite vraiment comme son ami: il le prépare avant qu'il ne descende de la montagne, en l'avertissant de la perversion du peuple, il accepte qu'il joue le rôle d'intercesseur pour ses frères, il l'écoute pendant qu'il lui rappelle le serment que Lui, Dieu, a fait à Abraham, Isaac, et Jacob. Nous pouvons imaginer que Dieu a souri quand Moïse l'a invité à ne pas se contredire, à ne pas se ridiculiser aux yeux des Egyptiens et à ne pas être infériorisé par leurs dieux, à avoir du respect pour son Saint Nom. Il le provoque par la dialectique de la responsabilité: «Ton peuple que toi, Moïse tu as fait sortir d'Egypte», afin que Moïse réponde en soulignant que «non!», le peuple appartient à Dieu, que c'est Lui qui l'a fait sortir d'Egypte... Voilà un dialogue mûr, avec le Seigneur. Quand nous voyons que le peuple que nous servons dans la paroisse, ou en tout autre lieu, s'est éloigné, nous avons tendance à dire: «C'est mon peuple!». Oui, c'est ton peuple, mais comme un vicaire; disons ainsi: ce peuple c'est le Dieu! Et alors, aller lui faire des reproches: «Regarde ce que ton peuple est en train de faire». Ce dialogue avec le Seigneur.

Mais le cœur de Dieu a exulté de joie quand il a entendu les paroles de Moïse: «S'il te plaisait de pardonner leur péché... Sinon, efface-moi, de grâce, du livre que tu as écrit» (Ex 32, 32). C'est l'une des plus belles choses du prêtre, du prêtre qui va devant le Seigneur et s'implique pour son peuple: «C'est ton peuple, pas le mien, et tu dois pardonner» – «Non, mais...» – «Je m'en vais! Je ne te parle plus. Efface-moi». Il en faut du «outlet» pour parler ainsi avec Dieu! Mais nous devons parler ainsi, en hommes, et pas comme des personnes pusillanimes, en hommes! Parce que cela signifie que je suis conscient de la place que j'ai dans l'Eglise, que je ne suis pas un administrateur,

placé là pour réaliser quelque chose de façon ordonnée. Cela signifie que je crois, que j'ai la foi. Essayez de parler ainsi avec Dieu.

Mourir pour son peuple, partager le destin du peuple, quoiqu'il arrive, jusqu'à en mourir. Moïse n'a pas accepté la proposition de Dieu, il n'a pas accepté la corruption. Dieu fait semblant de vouloir le corrompre. Il n'a pas accepté: «Non, je ne marche pas. Je suis avec le peuple. Avec ton peuple». La proposition de Dieu était: «Maintenant laisse-moi, ma colère va s'enflammer contre eux et je les exterminerai; mais de toi je ferai une grande nation» (Ex 32, 10). Voilà la «corruption». Mais comment? Dieu est le corrupteur? Il cherche à voir le cœur de son pasteur. Moïse ne veut pas se sauver lui-même: désormais il est un avec ses frères. Si seulement chacun de nous en arrivait là! Ce n'est pas beau quand un prêtre va trouver son évêque pour se plaindre de son peuple: «Ah, je n'en peux plus, ces gens ne comprennent rien, et ceci et cela... on perd son temps...». Ce n'est pas beau! Que manque-t-il à cet homme? Il manque beaucoup de choses à ce prêtre! Moïse n'agit pas ainsi. Il ne veut pas se sauver lui-même, parce qu'il ne fait qu'un avec ses frères. Là, le Père a vu le visage de son Fils. La lumière de l'Esprit de Dieu a envahi le visage de Moïse et a dessiné sur son visage les traits du Crucifié Ressuscité, en le rendant lumineux. Et lorsque nous allons lutter contre Dieu – notre père Abraham avait lui aussi lutté avec Dieu –, lorsque nous y allons, montrons que nous ressemblons à Jésus qui donne sa vie pour son peuple. Et le Père sourit: il verra en nous le regard de Jésus qui est allé à la mort pour nous, pour le peuple du Père, nous. Le cœur de l'ami de Dieu s'est désormais pleinement dilaté, est devenu grand – Moïse, l'ami de Dieu –, semblable au cœur de Dieu, beaucoup plus grand que le cœur humain (cf. Jn 3, 18). Vraiment, Moïse est devenu l'ami qui parle avec Dieu face à face (cf. Ex 33, 11). Face à face! C'est ce qui se passe quand l'évêque ou le père spirituel demande à un prêtre s'il prie: «Oui, oui, je... oui, avec la «belle-mère» je me débrouille – la «belle-mère», c'est le bréviaire –, oui, je me débrouille, je récite les laudes, et puis...». Non, non. Si tu pries, qu'est-ce que cela veut dire? Si tu t'impliques pour ton peuple devant Dieu. Si tu vas lutter avec Dieu pour ton peuple. C'est cela prier, pour un prêtre. Ce n'est pas faire les choses prescrites. «Ah, père, mais alors, ça ne va plus le bréviaire?». Non, le bréviaire va bien, mais avec cette attitude. Tu es là, devant Dieu et ton peuple est derrière toi. Et Moïse est aussi le gardien de la gloire de Dieu, des secrets de Dieu. Il a contemplé la Gloire de Dieu, il a entendu son vrai Nom, sur la montagne, il a compris son amour de Père.

Chers frères, notre privilège est immense! Dieu connaît notre «nudité honteuse». J'ai été très frappé en voyant l'original de la Vierge Odigitria de Bari: elle n'est pas comme maintenant, revêtue des vêtements que les chrétiens orientaux mettent sur les icônes. C'est une Vierge avec l'enfant nu. Cela m'a tellement plu que l'évêque de Bari m'en a fait avoir une, il me l'a offerte, et je l'ai placée devant ma porte. J'aime – je vous le dis pour partager une expérience – j'aime, quand je me leve le matin, quand je passe devant, dire à la Vierge qu'elle protège ma nudité: «Mère tu connais toutes mes nudités». C'est quelque chose de grand: demander au Seigneur – à partir de ma nudité – demander qu'il protège ma nudité. Elle, elle les connaît toutes. Dieu connaît notre «nudité honteuse», et pourtant il ne se lasse pas de se servir de nous pour offrir la réconciliation aux hommes. Nous sommes très pauvres, pécheurs, et pourtant Dieu nous prend pour intercéder pour nos frères et pour distribuer aux hommes, à travers nos mains qui ne

Rencontre avec le clergé de Rome

SUITE DE LA PAGE 6

son pas du tout innocentes, le salut qui ré-génère.

Le péché nous défigure, et nous en faisons avec douleur l'expérience humiliante quand nous-mêmes ou l'un de nos frères prêtre, ou évêque, tombe dans l'abîme sans fond du vice, de la corruption ou, pire encore, du crime qui détruit la vie des autres. Je désire partager avec vous la douleur et la peine insupportable que causent en nous et dans tout le corps ecclésial la vague des scandales dont les journaux du monde sont désormais remplis. Il est évident que la vraie signification de ce qui est en train d'arriver doit se chercher dans l'esprit du mal, dans l'Ennemi, qui agit avec la prétention d'être le maître du monde, comme je l'ai dit dans la liturgie eucharistique au terme de la Rencontre pour la protection des mineurs dans l'Eglise (24 février 2019). Pourtant, ne nous décourageons pas! Le Seigneur est en train de purifier son Epouse et nous convertit tous à Lui. Il nous fait faire l'expérience de l'épreuve, afin que nous comprenions que sans Lui nous sommes poussière. Il est en train de nous sauver de l'hypocrisie, de la spiritualité des apparences. Il souffle son Esprit pour redonner la beauté à son Epouse, surprise en flagrant délit d'adultère. Cela nous fera du bien de prendre aujourd'hui le chapitre 16 d'Ezéchiel. C'est l'histoire de l'Eglise. C'est mon histoire, peut dire chacun de nous. Et à la fin, mais à travers ta honte, tu continueras à être le pasteur. Notre humble repentir, qui reste silencieux dans les larmes, face à la monstruosité du péché et à l'insondable grandeur du pardon

de Dieu, cet humble repentir est le début de notre sainteté.

N'ayez pas peur de jouer votre vie au service de la réconciliation entre Dieu et les hommes: aucune autre grandeur secrète ne nous est donnée que ce fait de donner sa vie pour que les hommes puissent connaître son amour. La vie d'un prêtre est souvent marquée par des incompréhensions, des souffrances silencieuses, parfois des persécutions. Et aussi des péchés que Lui seul connaît. Les déchirures entre frères de notre communauté, la non-acceptation de la Parole de l'Evangile, le mépris des pauvres, le ressentiment nourri par les réconciliations non advenues, le scandale causé par le comportement honteux de certains confrères, tout cela peut nous priver de sommeil et nous laisser dans l'impuissance. Croyons au contraire à la patience de Dieu, qui fait les choses en son temps, élargissons nos cœurs et mettons-nous au service de la Parole de réconciliation.

Ce que nous avons vécu dans cette cathédrale aujourd'hui, proposons-le dans nos communautés. Dans les liturgies pénitentielles que nous vivrons dans les paroisses et les préfectures, en ce temps de carême, chacun demandera pardon à Dieu et à ses frères du péché qui a miné la communion ecclésiale et étouffé le dynamisme missionnaire. Avec humilité – c'est une caractéristique du cœur de Dieu, mais que nous avons tellement de mal à faire nôtre –, confessons les uns aux autres que nous avons besoin que Dieu refaçonne notre vie.

Soyez les premiers à demander pardon à vos frères. «S'accuser soi-même est le commencement de la sagesse, lié à la crainte de



Dieu» (ibid.). Ce sera un beau signe si, comme nous l'avons fait aujourd'hui, chacun de vous se confessera à un confrère, même dans les liturgies pénitentielles en paroisse, sous les yeux des fidèles. Nous aurons un visage lumineux, comme celui de Moïse, si avec un regard ému, nous parlons aux autres de la miséricorde qui nous a été offerte. Voilà la route, il n'y en a pas d'autre. Nous verrons ainsi le démon de l'orgueil tomber comme un éclair du ciel, si le miracle de la réconciliation se produit dans nos communautés. Nous nous sentirons un peu plus le peuple qui appartient au Seigneur, au milieu duquel marche Dieu. Voilà la route.

Et je vous souhaite un bon carême!

J'aimerais à présent ajouter quelque chose que l'on m'a demandé de faire. L'une des manières concrètes de vivre un carême de charité c'est de contribuer généreusement à la campagne «Comme au ciel, sur la route», par laquelle notre Caritas diocésaine entend répondre à toutes les formes de pauvreté, en accueillant et en soutenant les personnes dans le besoin. Je sais que chaque année, vous répondez avec générosité à cet appel, mais cette année, je vous demande un plus grand engagement afin que toute la communauté et toutes les communautés participent réellement personnellement.

Discours à l'American Jewish Committee

SUITE DE LA PAGE 5

Actuellement, en revanche, je suis profondément préoccupé par la diffusion dans de nombreux lieux d'un climat d'agressivité et de colère, dans lequel s'enracinent les excès pervers de la haine. Je pense en particulier à la recrudescence barbare, dans différents pays, d'attaques antisémites. Aujourd'hui aussi, je voudrais répéter qu'il est nécessaire d'être vigilants à l'égard de ce phénomène: «L'histoire nous a montré où peuvent mener même les formes les plus imperceptibles d'antisémitisme: à la tragédie humaine de la Shoah qui a coûté la vie aux deux tiers des juifs d'Europe» (Commission pour les relations religieuses avec le judaïsme, *Pourquoi les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables*, n. 47). Je répète que, pour un chrétien, toute forme d'antisémitisme représente une négation de ses propres origines, une contradiction absolue. Nous devons faire comme ce père, qui avait vu des choses tragiques et qui ne se lassait pas de transmettre à ses enfants les fondements de l'amour et du respect. Et nous devons regarder le monde avec les yeux des mères, avec le regard de la paix.

Dans la lutte contre la haine et l'antisémitisme, le dialogue interreligieux représente un instrument important, qui vise à promouvoir l'engagement pour la paix, le respect réciproque, la protection de la vie, la liberté religieuse, la protection de la création. Juifs et chrétiens, en outre, partagent un riche patrimoine spirituel qui permet de faire beaucoup de bonnes choses ensemble. A une époque

où l'Occident est exposé à une sécularisation dépersonnalisante, il appartient aux croyants de chercher à collaborer pour rendre plus visible l'amour divin pour l'humanité. Et pour mettre en œuvre des gestes concrets de proximité, afin de lutter contre l'indifférence croissante. Dans la Genèse, après avoir tué Abel, Caïn dit: «Suis-je le gardien de mon frère?» (Gn 4, 9) Avant l'homicide qui enlève la vie, il y a l'indifférence qui efface la vérité: oui, Caïn, c'était justement toi le gardien de ton frère! Toi, comme nous tous, selon la volonté de Dieu. Dans un monde où la distance entre les nombreuses personnes qui ont peu et le petit nombre de ceux qui ont beaucoup augmente chaque jour, nous sommes appelés à prendre soin de nos frères les plus démunis: les pauvres, les faibles, les malades, les enfants et les personnes âgées.

Dans notre service à l'humanité, comme dans notre dialogue, les jeunes, désireux de rêver et ouverts à la découverte de nouveaux idéaux, attendent de participer de manière plus intense. C'est pourquoi je tiens à souligner l'importance de la formation des générations futures au dialogue judéo-chrétien. Notre engagement commun dans le domaine de l'éducation des jeunes est, en outre, un instrument efficace pour lutter contre la violence et ouvrir de nouvelles voies de paix avec tous. Chers amis, je vous remercie pour votre visite et vous souhaite tout le bien possible dans votre engagement en vue de promouvoir le dialogue en favorisant des échanges fructueux entre religions et cultures, si précieux pour notre avenir et pour la paix. *Shalom!*

Avant de conclure la rencontre, le Pape a offert un petit livret aux personnes présentes: «La réconciliation, "sœur du baptême"», une publication du diocèse de Rome qui recueille plusieurs textes pour l'Office des lectures des jours de carême, tirés du livre homonyme écrit par l'évêque de Mantoue, Mgr Gianmarco Busca. «Ce petit volume – a expliqué le cardinal De Donatis – nous accompagnera pendant le carême, comme deuxième lecture, ainsi que nous l'avons fait l'année dernière: il a la même dimension que le bréviaire, cela nous aidera à le garder près de nous. Que les préfets distribuent donc tous ces volumes, vous pouvez peut-être l'apporter à ceux qui ne sont pas présents». Puis, s'adressant au Pape, il a dit: «Au nom de tous, je vous dis vraiment merci de tout cœur, vous qui êtes venu ici aujourd'hui, comme chaque année. Ce que je peux vous dire au nom de tous, en plus de mes remerciements, c'est que nous continuons à vous soutenir par notre prière quotidienne». Répondant à ses paroles, le Pape a dit:

J'ai besoin de cela, j'ai besoin de la prière. Priez pour moi. Une des choses qui me plaît dans ce livret, c'est la richesse des Pères: revenir aux Pères [de l'Eglise]. Tout récemment, dans une paroisse de Rome a été présenté un livre qui s'appelle je crois «Besoin de paternité»: ce sont tous des textes des Pères selon différentes thématiques: les vertus, l'Eglise... Revenir aux Pères nous aide tellement parce que c'est une grande richesse. Merci.

Prédications lors des exercices spirituels à Ariccia

Regard sur le présent

«Privilégier les actions qui engendrent de nouveaux dynamismes dans la société», comme le soutenait Giorgio La Pira, en parlant d'une «cité, transmise, conservée et confiée de génération en génération», a été le thème au cœur de la méditation du lundi 11 mars après-midi. «Je me demanda parfois – a dit le père Gianni – qui sont ceux qui, dans le monde actuel, se préoccupent réellement de donner vie à des processus qui édifient un peuple! Et c'est cette parole qui se réfère à notre être Eglise, le peuple de Dieu, mais naturellement à qui a la responsabilité de la cité des hommes et des femmes de notre temps, pour qu'ils se reconnaissent comme *civitas*», plus que de chercher à «obtenir des résultats immédiats qui produisent une rente politique facile, rapide et éphémère, mais qui n'édifient pas la plénitude humaine».

«Infamie, sang, indifférence»: avec les mots du poète Mario Luzi, prononcés devant Florence blessée par la bombe de la mafia qui en 1993 détruisit via dei Georgofili, les exercices du Pape et de la Curie romaine ont tourné leur regard sur le présent, «pour un diagnostic lucide» qui ne cède pas à «un réalisme résigné».

C'est de «trois signes du mal et de ce mystère d'iniquité qui œuvre dans notre histoire, qui sont l'infamie, le sang et l'indifférence», que l'abbé Bernardo Francesco Maria Gianni s'est inspiré pour la troisième méditation, dans la matinée du mardi 12 mars.

Dénonçant la tragédie de l'indifférence qui, a-t-il dit, «est tellement étrangère à cette "portée caritative"» avec laquelle on qualifie «l'action politique de Giorgio La Pira et la poésie de Luzi qui ne sont, en revanche, qu'une seule chose avec une lecture d'espérance de l'histoire».

Paroles du Pape

Mémoire du futur

A l'issue de la méditation du vendredi 15 mars, le Pape François a prononcé les paroles suivantes en conclusion des exercices spirituels, qui se sont déroulés à Ariccia du 10 au 15 mars.

Je veux te remercier, frère Bernardo, pour ton aide en ces jours. J'ai été frappé par ton travail pour nous faire entrer, comme l'a fait le Verbe, dans l'humain; et comprendre que Dieu devient toujours présent dans l'humain. Il l'a fait la première fois dans l'incarnation du Verbe, totale, mais il est présent également dans les traces qu'il laisse dans l'humain. Semblable à l'incarnation du Verbe – *indivisa et inconfusa* – il est là. Et notre travail est sans doute d'aller de l'avant...

Je te remercie beaucoup pour ce travail. Je te remercie de nous avoir parlé de mémoire: cette dimension «deutéonomique» que nous oublions; de nous avoir parlé d'espérance, de travail, de patience, comme nous indiquant la voie pour avoir cette «mémoire du futur» qui nous mène toujours de l'avant. Merci!

Et cela m'a fait rire quand tu as dit que quelqu'un, en lisant les titres des méditations, ne comprendrait peut-être pas ce qu'a fait la Curie: peut-être ont-ils pris un guide touristique pour leur faire connaître Florence et ses poètes... Et moi aussi, au cours de la première

Le prédicateur a donc choisi de se ranger fermement «contre l'indifférence qui, tant de fois, de manière subtile paralyse notre cœur, ne rend plus notre regard engendré par l'amour, mais le fait devenir opaque et brumeux à cause d'une des maladies de notre temps: le blindage de soi».

Citant Dietrich Bonhoeffer, le prédicateur a rappelé le devoir de se préoccuper des nouvelles générations et l'engagement à «leur laisser un avenir meilleur que le présent que nous vivons, en le leur confiant avec un esprit radicalement antithétique à l'indifférence, mais entièrement animé par une participation ardente, pour que les nouvelles générations puissent continuer à vivre dans un monde encore accueillant pour leurs rêves».

Pour un correct «diagnostic de la situation présente» dom Gianni a repréposé les paroles de Giorgio La Pira, le 2 octobre 1955, pour présenter l'essence d'un de ses congrès florentins avec les maires du monde: une «habitude précieuse, peut-être aussi pour l'aujourd'hui, pour la politique "des" et "dans" les cités de notre temps». Giorgio La Pira voulut plusieurs fois faire rencontrer, à Florence, «ceux qui ont des responsabilités politiques pour qu'ils se mesurent sur le problème de la coexistence d'une population résignée aux problèmes de notre temps en vue de relancer la mission» chrétienne dans l'histoire.

«Vous rappelez-vous?», a été la question que le prédicateur a proposée dans la méditation de l'après-midi du mardi 12 mars. En avertissant qu'un «regard sur notre présent est nécessaire: non pour critiquer et condamner, mais pour nous laisser interroger par les grands défis que notre agir ecclésial assume pour rendre à l'homme et à la fem-



me de notre temps la conscience d'une mémoire reconnaissante et active, vivante et créative, ouverte à la force et à la dynamique de l'espérance».

«Le Pape François nous l'a clairement dit, à Florence: "Je désire une Eglise italienne qui interpelle", a rappelé dom Gianni. Alors, en vainquant la peur et le pessimisme, «projetés vers l'espérance, cherchons ensemble de nouvelles voies de fidélité au Seigneur, enrichis par la sève qui nous arrive de la tradition».

En conclusion à cette méditation du mardi, le prédicateur a proposé une provocation sur la «mode de la nostalgie», du «vintage» qui exprime «le besoin des nouvelles générations de se réfugier dans des objets, des modes et des musiques des années passées». Cela signifie, a-t-il expliqué, «que les jeunes ont peur de l'avenir, ils se réfugient dans des biens qui, avec leur style archaïsant, deviennent un refuge en dehors du présent qui nous interpelle, nous dérange, engage notre responsabilité». Une pensée qui vaut également «pour la prolifération injustifiable du mot "événement"». Au point, que nous «perdons de vue ce qu'est le véritable Événement», un mot qui ne devrait être utilisé que «pour un fait d'une très grande importance». Et pour nous, a-t-il conclu, «l'unique véritable Événement est la Pâque du Seigneur Jésus».

Mercredi 13 mars, l'abbé Bernardo Francesco Maria Gianni, a rappelé l'anniversaire de l'élection du Pape François, «en saluant et remerciant le Seigneur, en bénissant pour ce qui est arrivé il y a six ans». Au terme de la cinquième méditation des exercices spirituels, le prédicateur a ainsi orienté le sens de sa méditation vers les vœux au Pape qui, a-t-il dit, chaque jour «nous enseigne à dépasser les limites, il rappelle à l'homme et à la femme de notre temps qu'ils ont en effet



re méditation, j'ai été un peu désorienté et puis j'ai compris le message. Merci.

J'ai beaucoup pensé à un document conciliaire – *Gaudium et spes* – sans doute le document qui a trouvé le plus de résistances, aujourd'hui aussi. Et à certains moments, je t'ai vu ainsi: avec ce courage des pères conciliaires quand ils ont signé ce document. Je te remercie beaucoup. Prie pour nous qui sommes pécheurs, tous, mais nous voulons aller de l'avant ainsi, en servant le Seigneur. Merci beaucoup et salue les moines de ma part et de notre part. Merci!

Les exercices spirituels à Ariccia

SUITE DE LA PAGE 9

des limites, mais surtout qu'ils sont invités par la force de l'Esprit Saint à dépasser ces limites, parce que le cœur de l'homme n'a pas de limites».

Reprenant le thème des «désirs ardents» et afin de mieux dessiner la perspective du désir l'abbé de san Miniato al Monte a tout d'abord eu recours à la spiritualité bénédictine, en citant un passage du prologue de la *Règle* dans laquelle on décrit «le désir de Dieu d'être désiré», un très beau passage qui invite chaque homme, pas seulement les moines, à vivre «l'expérience de nous redécouvrir cherchés, désirés par le Seigneur». C'est cette «manie kénotique» – comme la définissait le théologien grec Yannaras – qui pousse Dieu «à se vider pour chercher le désir de l'homme», à ce «paradoxe en raison duquel le Seigneur perd tout bon sens pour chercher l'homme qui s'est égaré». C'est la «folie d'amour» du Bon Pasteur.

Le premier pas, a expliqué dom Gianni, doit donc toujours être recherché dans le Seigneur: «Si nous pouvons encore aujourd'hui apprendre à désirer, c'est parce que nous avons été désirés».

Mercredi 13 mars, dans l'après-midi, le père Gianni s'est inspiré du vers final de la poésie de Mario Luzi, *Nous sommes ici pour cela* – «Serons-nous la mains sur les gradins de la paix, sous le signe de san Miniato» – conscients que «l'Eglise, la cité, peu-

vent être des expériences d'accueil véritable, surtout si elles vivent dans leur intimité une fraternité authentique». Et «fraternité» a été le mot clé autour duquel a tourné toute la réflexion du prédicateur, qui l'a déclinée dans son acception spécifique de «communauté», «expérience décisive de la vie de l'Eglise», mais également de la vie politique et civile d'un pays.

«La nouvelle frontière du christianisme est la fraternité». C'est ce qu'a suggéré à nouveau le père Bernardo Francesco Maria Gianni, dans la matinée du jeudi 14 mars, au cours de sa septième méditation dans laquelle il a approfondi le thème de l'«accueil», ayant pour objectif de parvenir à la compréhension profonde de la signification d'une Eglise «aux portes éternellement ouvertes».

Désormais presque idéalement arrivé à la «cité sise sur le mont», but de l'itinéraire quadragésimal de réflexion soutenu par la poésie de Mario Luzi et par le «rêve» de La Pira, le prédicateur a expliqué que la Jérusalem céleste n'est pas tant «une cité idéale», qu'un «idéal de cité», dans laquelle les portes sont «ouvertes pour que toute l'humanité puisse finalement y accéder et rencontrer et expérimenter la grande promesse de Dieu qui se fait réalité».

C'est dans ce contexte, a dit l'abbé de San Miniato, que retentissent de manière tout à fait actuelle les mots écrits par La Pira à une abbesse, en 1959. Dans ceux-ci, il raisonnait sur la mission chrétienne demandée à qui, comme le maire de Florence lui-même, était appelé à œuvrer dans la société civile. Il faut, écrivait-il, relancer «des espérances de paix, des espérances civiles, des espérances de Dieu et des espérances de l'homme».

Dans l'après-midi du jeudi 14, précisément alors que dans le monde les jeunes des cinq continents se préparaient à descendre dans les rues en défense des droits de l'environnement, à Ariccia, dom Gianni, dans sa huitième méditation, a élevé un intense chant d'amour à la création – «le grand don que le Seigneur fait à notre cœur» – dont la contemplation est ainsi devenue une étape fondamentale de l'itinéraire spirituel proposé en préparation à Pâques.

«La nuit brilla fort d'étoiles», écrivait Mario Luzi dans sa poésie. Il faut redécouvrir l'importance, également symbolique, de la nuit: «Un temps pendant lequel nous sommes invités à cette vigilance que le silence favorise, où également les petites lumières dans le ciel peuvent finalement être, si seulement nous y faisons attention, le signe, l'indice, la trace de quelqu'un qui nous

cherche». Et dans l'espace fécond de la méditation, «il vaut la peine de se lever de terre et de regarder vers le ciel... de rester silencieux pour recommencer à écouter en profondeur cette Parole que le Seigneur ne se lasse pas de nous proposer». Il s'agit d'un geste, a expliqué le prédicateur, auquel il faut réduire tout le monde, en particulier les jeunes. Tous sont désormais habitués aux «nuits blanches» remplies «d'activités, de divertissements, de commerce». En revanche, l'espace de la contemplation ouvre à l'homme de nouvelles perspectives; comme cela est souligné à plusieurs reprises dans *Laudato si'*.

Prêts à vivre au milieu des villes des hommes et à être du côté des plus faibles, sans peur des «pouvoirs forts», pour construire la «cité de Dieu», bien que l'histoire nous présente des violences sanguinaires, comme le massacre en Nouvelle-Zélande. Car l'unique «mètre» pour mesurer chaque pas est la parole de Dieu, a suggéré l'abbé Bernardo Francesco Maria Gianni, dans la matinée du vendredi 15 mars, au cours de la neuvième et dernière méditation des exercices spirituels.

Précisément pour entrer immédiatement au cœur du quotidien de la cité des hommes, le prédicateur a rappelé le jour de terreur vécu en Nouvelle-Zélande, avec le grave acte de violence contre deux mosquées qui a causé la mort d'au moins 49 personnes. Mais, malgré la tragédie d'une histoire souvent sanguinaire, l'humanité tout entière – a affirmé dom Gianni – est invitée à monter vers la cité de Dieu, à la désirer et, de fait, également à l'anticiper. En imaginant et en goûtant à l'avance la communion pleine et définitive de Dieu avec toute l'humanité».

«Notre regard veut aujourd'hui s'élargir et s'étendre vers Jérusalem – a-t-il affirmé –, que le Seigneur, en raison de son cœur plein d'amour, ne présente pas comme un scénario lointain et éloigné de notre cœur. Mais, précisément par le don d'une parole de vie, il nous rend et nous donne la grande responsabilité de pouvoir commencer à la mettre en œuvre ici et maintenant; car, nous dit encore Giorgio La Pira, Dieu aime les beautés de toutes les villes et de toutes les civilisations qui l'accueillent, parce qu'il désire que cet amour soit communiqué à tous les peuples, car sa joie est de planter sa tente à côté de la tente des hommes: il est le Dieu avec nous». C'est à nous de ne pas faire pâlir «cette expérience de communion de présence que le Seigneur, à travers son Eglise, veut donner à l'humanité tout entière».

Suite à des abus sur des mineurs

Le cardinal Pell condamné à six ans de prison

Le cardinal australien George Pell, déclaré coupable d'abus sexuels commis sur des mineurs quand il était archevêque de Melbourne dans les années quatre-vingt dix, a été condamné à six ans de réclusion. La sentence de condamnation a été prononcée le mercredi 13 mars, par le juge de la County Court, Peter Kidd, qui a disposé la retransmission en direct sur plusieurs chaînes de la lecture du verdict, qui a duré pendant plus d'une demi-heure.

Au terme de celui-ci, le cardinal Pell est retourné dans la prison de haute sécurité de Melbourne, où il est détenu en isolement – selon ce qui est prévu pour les personnes jugées coupables de ce type de crimes – depuis le 27 février dernier. C'est en effet à cette date que lui avait été révoquée la liberté sous caution, qui lui avait été accordée après l'inculpation en décembre 2018 par un jury populaire de l'Etat australien de Victoria. Les avocats du cardinal Pell ont présenté une demande d'appel, qui sera examinée les 5 et 6 juin prochains.

Créances de l'ambassadeur d'Arménie



Dans la matinée du samedi 9 mars, le Pape François a reçu en audience S.E. M. Gare Nazarian, nouvel ambassadeur d'Arménie, à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

Né en 1966 en Arménie, il est marié et a deux enfants. Titulaire d'une maîtrise en études orientales de l'université de Yerevan (1990) et d'un diplôme de politique internationale de l'académie diplomatique de Moscou (1994), il est entré dans le service diplomatique en 1991, exerçant les fonctions suivantes: fonctionnaire politique, puis chef du secrétariat du ministère des affaires étrangères (1991-1996); ambassadeur de la représentation permanente auprès des Nations unies à Genève (1996-2002); conseiller du ministre des affaires étrangères: task force USA-Arménie (2001-2005); ambassadeur auprès de la République islamique d'Iran (2005-2009); ambassadeur de la représentation permanente auprès des Nations unies à New York (2009-2014); vice-ministre des affaires étrangères (2014-2018).

Collège épiscopal

Audiences pontificales

Nominations

Le Saint-Père a nommé:

5 mars

S.Exc. Mgr JOSEPH V. BRENNAN, jusqu'à présent évêque titulaire de Trofimiana et auxiliaire de Los Angeles (États-Unis d'Amérique): évêque de Fresno (États-Unis d'Amérique).

Né le 20 mars 1954 à Van Nuys, Californie (États-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre pour l'archidiocèse de Los Angeles le 21 juin 1980. Le 21 juillet 2015, il a été nommé évêque titulaire de Trofimiana et auxiliaire de Los Angeles et le 8 septembre suivant, il a reçu l'ordination épiscopale.

S.Exc. Mgr DAVID P. TALLEY, jusqu'à présent évêque d'Alexandria (États-Unis d'Amérique): évêque de Memphis (États-Unis d'Amérique).

Né le 11 septembre 1950 à Columbus, Georgie, diocèse de Savannah (États-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre pour le clergé d'Atlanta le 3 juin 1989. Nommé évêque titulaire de Lambesi et auxiliaire d'Atlanta le 3 janvier 2013, il a reçu l'ordination épiscopale le 2 avril suivant. En tant qu'auxiliaire, il a été vicaire général et vicaire pour le clergé. Le 21 septembre 2016, il a été transféré comme évêque coadjuteur à Alexandria (Louisiana), et, le 2 février 2017, il a succédé comme évêque du diocèse. Au sein de la conférence épiscopale des États-Unis, il est membre du Committee on Ecumenical and Interreligious Affairs, du Secretariat of Child and Youth Protection, du Committee on Domestic Justice and Human Development et du Special Assembly Planning Committee; il est en outre président de la Subcommittee on the Catholic Campaign for Human Development.

Mgr ALEJANDRO D. ACLAN, du clergé de l'archidiocèse de Los Angeles (États-Unis d'Amérique): évêque auxiliaire de Los Angeles (États-Unis d'Amérique), lui assignant le siège titulaire épiscopal de Rusicade.

Né le 9 février 1951 à Pasay City, aux Philippines, il a été ordonné prêtre pour l'archidiocèse de Los Angeles le 5 juin 1993. Il a été vicaire, puis curé de Sainte Madeleine à

Pomona (2001-2012), directeur de la promotion des vocations de la région pastorale San Gabriel Valley (2010-2012), vice-vicaire (2012-2015), puis vicaire pour le clergé de l'archidiocèse de Los Angeles (2015-2018).

11 mars

S.Exc. Mgr IGNATIUS AYAU KAIGAMA, jusqu'à présent archevêque de Jos (Nigéria): archevêque coadjuteur de l'archidiocèse d'Abuja (Nigéria).

Né le 31 juillet 1958 à Kona, diocèse de Jalingo (Nigéria), il a été ordonné prêtre le 6 juin 1981 pour le diocèse de Yola. Le 3 février 1995, avec l'érection du nouveau diocèse de Jalingo, il en a été nommé premier évêque. Il a reçu l'ordination épiscopale le 23 avril suivant. Promu archevêque de Jos le 14 avril 2000, il est depuis 2015 président de la conférence épiscopale de l'Afrique occidentale (RECOWA-CERAO) et depuis le 25 juillet 2012, membre du Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation. Il a en outre été président de la conférence épiscopale du Nigéria (2012-2018).

Mgr IVAN ĆURIC, du clergé de la circonscription ecclésiastique de Đakovo-Osijek et vicaire général de l'archidiocèse (Croatie): évêque auxiliaire de l'archidiocèse de Đakovo-Osijek (Croatie), lui assignant le siège titulaire épiscopal de Tela.

Né le 1^{er} décembre 1964 à Slavonski Brod, diocèse de Đakovo et Srijem, aujourd'hui archidiocèse de Đakovo-Osijek (Croatie), il a été ordonné prêtre à Đakovo le 29 juin 1990. Après avoir exercé diverses charges pastorales dans des paroisses et séminaires, en 2011 il a été nommé membre du conseil presbytéral et, depuis, 2013 du collège des consultants. Il était actuellement vicaire général (depuis 2013) et chanoine du chapitre métropolitain de Đakovo-Osijek (depuis 2014).

Démission

Le Saint-Père a accepté la démission de:

5 mars

S.Exc. Mgr ARMANDO X. OCHOA, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Fresno (États-Unis d'Amérique).

Le Saint-Père a reçu en audience:

1^{er} mars

S.Exc. Mgr FRANCO COPPOLA, archevêque titulaire de Vinda, nonce apostolique au Mexique.

S.Exc. Mgr ROGELIO CABRERA LÓPEZ, archevêque de Monterrey (Mexique), président de la conférence épiscopale du Mexique, avec Leurs Excellences NN.SS.: CARLOS GARFÍAS MERLOS, archevêque de Morelia, vice-président; ALFONSO GERARDO MIRANDA GUARDIOLA, évêque titulaire d'Idicra, auxiliaire de Monterrey, secrétaire général; RAMÓN CASTRO CASTRO, évêque de Cuernavaca, trésorier général.

Leurs Excellences NN.SS.:

– TOMASH BERNARD PETA, archevêque de la Très Sainte Vierge Marie à Astana (Kazakhstan), avec l'auxiliaire, S.Exc. Mgr ATHANASIOS SCHNEIDER, O.R.C., évêque titulaire de Celerina, en visite «ad limina Apostolorum»;

– ADELIO DELL'ORO, évêque de Karaganda (Kazakhstan), en visite «ad limina Apostolorum»;

– JOSÉ LUIS MUMBIELA SIERRA, évêque de la Très Sainte Trinité à Almaty (Kazakhstan), en visite «ad limina Apostolorum»;

Les pères:

– DARIUSZ BURAS, administrateur apostolique d'Atyrau (Kazakhstan), en visite «ad limina Apostolorum»;

– ANTHONY JAMES CORCORAN, S.J., administrateur apostolique du Kirgystan, en visite «ad limina Apostolorum»;

– PEDRO RAMIRO LÓPEZ, de l'institut du Verbe incarné, supérieur de la mission «sui iuris» du Tadjikistan, en visite «ad limina Apostolorum»;

S.Exc. Mgr JERZY MACULEWICZ, O.F.M. CONV., évêque titulaire de Nara, administrateur apostolique de

l'Ouzbékistan, en visite «ad limina Apostolorum»;

Les pères:

– ANDRZEJ MADEJ, O.M.I., supérieur de la mission «sui iuris» du Turkménistan, en visite «ad limina Apostolorum»;

– VASYL HOVERA, délégué de la Congrégation pour les Églises orientales pour les grecs-catholiques de l'Asie centrale, en visite «ad limina Apostolorum».

2 mars

S.Em. le cardinal MARC OUELLET, préfet de la Congrégation pour les évêques.

4 mars

Leurs Excellences NN.SS.:

– MAREK SOLCZYŃSKI, archevêque titulaire de Cesarea de Mauritania, nonce apostolique en Tanzanie;

– VITUS HUONDER, évêque de Coire (Suisse);

– SANTIAGO OLIVERA, évêque aux armées pour l'Argentine.

5 mars

le président de la République centrafricaine, S.E. M. FAUSTIN ARCHANGÈLE TOUADÉRA.

9 mars

S.E. M. GAREN NAZARIAN, ambassadeur d'Arménie, à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

Leurs Eminences les cardinaux:

– MARC OUELLET, préfet de la Congrégation pour les évêques;

– LEONARDO SANDRI, préfet de la Congrégation pour les Églises orientales.

M. RUSSELL M. NELSON, président de l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours, avec sa suite.

Communiqué de la salle de presse

Suite à l'audience accordée par le Pape François au cardinal Philippe Barbarin le lundi 18 mars, le directeur ad interim de la salle de presse du Saint-Siège, Alessandro Gisotti, a fait la déclaration suivante:

Je peux confirmer que le Saint-Père n'a pas accepté la démission présentée par le cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon.

Conscient, cependant, des difficultés que connaît actuellement l'archidiocèse, le Saint-Père a laissé le cardinal Barbarin libre de prendre la décision la plus appropriée pour son diocèse. Le cardinal Barbarin a donc décidé de se mettre en retrait pour quelque temps et de demander au père Yves Baumgarten, vicaire général, de prendre la conduite du diocèse.

Le Saint-Siège tient à redire sa proximité avec les victimes d'abus, avec les fidèles de l'archidiocèse de Lyon et avec toute l'Église de France qui vivent des heures douloureuses.

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE
Unicuique suum Non praevalent

Cité du Vatican
cd.francaise@ossrom.va
www.osservatoreromano.va

ANDREA MONDA
directeur

Giuseppe Fiorentino
vice-directeur

Jean-Michel Coulet
rédacteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican
téléphone + 39 06 698 99100 fax + 39 06 698 89757 segreteria@ossrom.va

TIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE
L'OSSERVATORE ROMANO

Service photo: photo@ossrom.va

Agence de publicité
Il Sole 24 Ore S.p.A.
System Comunicazione Pubblicitaria
Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € 148,00 \$ U.S. 160,00 FS; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 180,00 FS; Amérique du Nord, Océanie: 162,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 FS. Renseignements: téléphone + 39 06 698 99189; fax + 39 06 698 89614; courriel: abbonamenti@ossrom.va

Belgique: Éditions Jésumes 7, rue Blondel 5000 Namur (BAN: BE64 0688 0989 0952 BIC: GKCCBEBB); téléphone 081 22 15 37; fax 081 22 08 37; compa@editionsjesuites.com France: Bayard-Ser 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.ori@ser-sa.com - Éditions de L'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 58 06T); téléphone + 33 1 53 68 99 77 observatoreromano@homme-nouveau.fr. Suisse: Éditions Saint-Augustin, case postale 51, CH-1800 Saint-Maurice, téléphone + 41 24 486 05 04, fax + 41 24 486 05 23, editions@saugustin.ch - Éditions Parole et Silence, Le Muvran, 4880 Les Plans sur Bex (C.C.P. 17-336720-3); téléphone + 41 24 498 23 01; paroleetsilence@omedica.ch Canada et Amérique du Nord: Éditions de la CEC (Conférence des Evêques catholiques du Canada) 2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone 1 800 769 1147; publi@cecc.ca

Sixième anniversaire du pontificat

François médecin du monde

Il y a six ans, Jorge Mario Bergoglio se présenta à la loggia de Saint-Pierre et dit: «Frères et sœurs, bonsoir!» et rien ne fut plus comme avant. La normalité avait touché terre et surtout avait touché les cœurs, et les avait libérés. Les personnes comprirent immédiatement qu'une autre manière, plus humaine, de vivre, également de vivre le pouvoir, était possible.

Deux verbes ont déjà été utilisés, *toucher* et *libérer*, sans lesquels il est difficile de comprendre ce pontificat. Un autre verbe peut encore servir: *prendre soin*. Prendre soin non seulement comme guérir, mais surtout comme avoir soin, prendre soin. Relisons ces premières paroles, ce sont des paroles de salut pleines d'amabilité, adressées à tous et à chacun, pas «chers frères», mais frères et sœurs, tous et chacun, en ayant soin de distinguer et de souligner la différence sexuelle. François et son attention au monde et aux manières des femmes, des manières éminemment chrétiennes parce que «l'Eglise est mère», comme il l'a réaffirmé dans un bref hors-programme, au cours du sommet sur les abus sexuels qu'il a décidé et organisé à la fin de février de cette année 2019, déjà si riche d'événements extraordinaires (il suffit de penser à la rencontre à Abou Dabi avec l'imam Al Tayyeb). Six années pleines de grands événements, grandioses, mais c'est dans les petites choses que souvent, de manière cachée, respalendit la grandeur, comme l'a dit François en revenant précisément d'Abou Dabi: il n'existe pas de petites histoires, d'histories privées de dignité et de beauté, car chaque jour est décisif.

Concentrons-nous alors sur ce moment du 13 mars 2013, quand le nouveau Pape a, simplement, salué. Le geste le plus petit, quotidien et humble, qui révèle cependant des profondeurs abyssales. Saluer veut précisément dire montrer le soin, l'attention et l'amour infini pour l'autre. Cela veut littéralement dire souhaiter le salut («salut!») et donc rappeler les priorités de la vie, et souhaiter la chose la plus importante à l'autre, en démontrant sa propre joie pour la rencontre, le bonheur que l'autre existe, le désir de laisser l'autre vivre, le laisser aller sans intention de possession. Tout cela dans une simple expression de salut. Nous sommes ici sur cette terre, frères et sœurs, et nous avons besoin de salut, et c'est précisément le mystère central du catholicisme, le fait que Dieu le Père s'est incarné «pour nous les hommes et pour notre salut».

Malheureusement, on a depuis longtemps égaré la signification des mots et l'antique «salus» de «salut» est tombé dans le simple «santé». La religion d'aujourd'hui est le désir de la bonne santé, on ne ressent plus le besoin du salut. François l'a rapidement mentionné, de manière implicite, dans l'intense homélie du mercredi des Cendres: «Chacun de nous peut se demander: sur le chemin de la vie, est-ce que je cherche la route? Ou est-ce que je me contente de vivre au jour le jour, en pensant seulement à aller bien, à résoudre quelques problèmes et à me divertir un peu? Quelle est la route? Peut-être la recherche de la santé, que beaucoup disent venir avant tout mais qui un jour ou l'autre passera? Peut-être les biens et le bien-être? Mais nous ne sommes pas au monde pour cela».

La santé est «la première chose», dit-on mécaniquement, et en revanche le Pape est venu nous délivrer des «mécanismes», nous délivrer des liens, surtout mentaux et idéo-

logiques, qui nous empêchent de marcher avec plus de naturel et peut-être la tête haute, en hommes. Il est venu nous dire quelle est vraiment «la première chose» (qui pour les chrétiens est une Personne). Et ainsi, en nous touchant, en nous délivrant et en prenant soin de nous, il est en train de nous réadapter à l'allure normale de la marche humaine. Ces six années de François ont été un grand exercice de réadaptation, avec toutes les difficultés et les résistances propres à chaque chemin de réadaptation. Combien de fois durant les catéchèses, le Pape, en guise d'exercice, nous a fait répéter une phrase, un geste, tous ensemble, précisé-

gérer l'antidote car il ne s'agit pas d'un médecin indulgent, d'un «médecin à honoraires», mais d'un bon médecin, consciencieux, capable de prescrire les soins amers et très difficiles si nécessaire (et combien de protestations contre ce bon médecin!). Et aujourd'hui, il y a besoin d'un remède «de cheval».

Outre les trois verbes, il y a un adjectif qui rend de manière icastique le sens de ce pontificat: urgent. François ne s'arrête pas, il accourt sans cesse au chevet d'un monde gravement malade. Et il ne fait pas de préférence entre les différents malades, il sait que le monde entier est dans la tourmente



ment pour fixer dans notre esprit et dans la pratique cette «procédure» offerte patiemment par lui et par sa sagesse, proposée à tous par lui, «kinésithérapeute» âgé mais vigoureux?

Voilà, si l'on regarde le Pape on peut apercevoir la silhouette d'un médecin, d'un curé, de quelqu'un qui prend soin des âmes et des corps des brebis qui lui ont été confiées, en se mêlant à elles jusqu'à en prendre l'odeur. François part et fait le tour du monde armé uniquement de ce cartable qu'il emporte avec lui et il ressemble vraiment à un médecin qui vient te voir chez toi pour te donner les soins dont tu as besoin. Et ce n'est pas un médecin quelconque, ni un spécialiste expert uniquement dans un domaine de la médecine, non, François est un médecin de famille. Il vient chez toi et sait te soigner parce qu'il te connaît, il connaît ton histoire, il t'a vu naître et connaît le réseau de relations qui ont fait de toi ce que tu es, parce que c'est un homme d'Eglise, cette Eglise qui, selon l'expression de son bien-aimé Giovanni Battista Montini est «experte en humanités». Et tu t'ouvres à lui, parce que c'est «ton» médecin, ton médecin de famille, il est de la maison. Tu as confiance en lui, il sait où regarder, quelle partie du corps toucher pour comprendre en quelques minutes quel est le mal qui te frappe et te donner les conseils pour te soigner, te sug-

et que lui est le chef de l'Eglise, ce grand hôpital de campagne qui ne peut pas se permettre de jours de vacances. Le traitement doit être prêt, rapide, il faut intervenir avant que la situation ne se gangrène. Sa procédure est désormais connue: dès qu'il arrive, il prend le pouls du malade. Si la maladie a attaqué le cœur, il prend le pouls, apparemment très loin, mais c'est ainsi que l'on fait pour contrôler la circulation et donc le cœur: on ne va pas au centre, mais à la périphérie. Il nous a ainsi expliqué que la périphérie est le centre, que c'est de là qu'il faut partir. Après l'analyse, il y a le diagnostic: sclérocémie, les voies de circulation sont pleines d'incrustations, il y a une maladie maligne, le Malin, qui doit être combattu et vaincu. Et après le diagnostic, le traitement.

Dans ce scénario dramatique, ce petit curé (peut-être de campagne comme le voudrait Bernanos) sait ce qu'il veut, la prière est ici urgente et surtout un médicament invincible: la miséricorde. C'est le mot que ces six années de pontificat nous transmettent, un grand mot, incandescent, que nous devons encore apprendre à manipuler, mais qu'avec les soins de François, médecin du monde, nous pouvons assimiler et surtout retrouver, pour une circulation plus saine, naturelle, humaine.

ANDREA MONDA